

“ Plus robuste que tous les autres, il les voyait disparaître insensiblement ; enfin, il resta seul. Pendant le jour arriva où le marquis de F..., revenant d'une brillante fête donnée en l'honneur du mariage d'une jeune héritière et du comte de Savoie, arrêta sa mort. Le jour fatal était arrivé. Une seconde fois l'eau bénite des morts l'humecta, le noir drap funèbre le couvrit, les prières se firent entendre et la terre allait retomber avec un bruit sourd sur sa bière... Quand celui qui était chargé de ce triste devoir reconnut la voix du vieux serviteur du château, il s'enfuit plein de frayeur, car on l'avait dit mort depuis long-temps... Resté seul, le malheureux se retira dans un épais fourré de bois, et c'est là qu'il doit expirer... Quelques racines soutiennent sa vie, qu'il quittera avec plaisir, puisqu'il a vu encore une fois celle qu'il sauva...”

Ici, la jeune comtesse avait senti ses forces l'abandonner, elle reprit ses sens, soutenue qu'elle était par une de ses suivantes ; elle allait s'approcher ; mais le lépreux fit un signe :

“ Oh ! n'approchez pas, les mains qui vous portèrent sont aujourd'hui ulcérées... La main de Sybille, qui serait souillée de toucher la mienne à présent, peut aller sécher des larmes plus intéressantes que celles du lépreux. Depuis un an, la chaumière où elle fut élevée s'est convertie en prison où ont gémi dans les pleurs Marie, qui l'a reçue, sa fille qui fut la sœur adoptive de Sybille, et ses deux petits enfans. Demain, ils doivent être vendus comme esclaves... Sybille peut les délivrer ! qu'elle se hâte ! qu'elle les rende heureux ! Le lépreux sentira encore son cœur s'ouvrir à une dernière émotion de joie... Dans peu, il expirera — et il saura qu'il laisse des êtres heureux ! Adieu ! Sybille ! Adieu ! Sauvez la pauvre famille : demain la dame de Baugé sera au sein du bonheur. Ce sera vous ! Demain peut-être un glas funèbre sonnera... Un malheureux aura fini ses jours, ce sera moi...”

A ces mots, la touffe de bruyères fut agitée quelques instans. Le lépreux avait fui.

Sybille avait pleuré, pâli et tremblé tout à tour. Sur ses ordres, deux de ses serviteurs s'étaient avancés pour recueillir le lépreux, mais ils ne rencontrèrent personne.

Le soir, elle et sa cour étaient dans le magnifique château de ses aïeux. Un accueil brillant l'y reçut. Les seigneurs d'alentour vinent lui offrir leurs bannières en signe d'hommage. Mais, dans la confusion des pensées où elle était, Sybille ne put goûter aucune joie réelle, et la nuit fut pour elle une nuit de tristesse.

Le lendemain, au village de Chandée, une scène touchante avait réuni une foule nombreuse. Un héraut faisait paraître devant lui, au nom de Jocénius, deux enfans à moitié nus, êtres pauvres, souffreteux, étolés par de précoces misères... A leur vue, un frémissement douloureux parcourut l'assemblée, et, si la frayeur n'eût suspendu le mot de grâce aux lèvres des villageois de Chandée, des mains charitables les eussent recueillis... Quelques oboles étaient le prix des fragiles créatures... Trois fois on répéta ce prix, nulle voix n'avait répondu, tandis que ces deux êtres innocens cherchaient de leurs bras tremblans un appui protecteur... Cette scène barbare fit tout à coup place à un sentiment d'étonnement. Un char tout éclatant d'armoiries vint soudain s'arrêter au milieu de la foule, et non loin du héraut. Comme si elle eût voulu éprouver l'humanité des spectateurs, la noble dame que renfermait ce char resta un moment silencieuse... Puis la porte s'entr'ouvrit, et elle s'écria avec tendresse :... “ Au nom du ciel, don-

nez les orphelins à la dame de Baugé, je les reçois...” Et bientôt les deux enfans étaient dans ses bras... Deux femmes au regard abattu s'avancèrent alors, l'une jeune, au visage doux, mais défiguré par d'amères tristesses ; l'autre âgée, la tête couronnée d'une blanche chevelure, toutes deux faibles, se soutenant à peine : du regard, elles remerciaient la bonne dame dont elles semblaient implorer encore la pitié pour elles.

De nouveaux frémissemens agitérent tous les cœurs. A cette vue, la noble dame ne put contenir ses impressions. Elle s'élança, et les arracha des mains des barbares exécuteurs de l'injuste sentence. Ses bras s'enlacèrent autour des deux victimes tour à tour, et de sa poitrine suffoquée sortaient avec amour ces mots consolans... “ Ma mère, ma sœur ! Marie...”

Les deux villageoises s'étaient évanouies dans ses bras, des soins les rappelèrent à la vie, et la foule s'écria : *Grâce, grâce pour la vertu !* Marie et sa fille avaient reconnu dans leur bienfaitrice l'enfant que la ferme de Chandée avait nourrie jadis et sauvée de la mort.

Pendant les persécuteurs effrayés avaient fui, la foule avait environné Sybille et la bénissait. Sybille jeta un regard rapide sur l'humble toit de la métairie ; le char la reçut avec la famille qu'elle venait de sauver, et roula vers le château de Baugé.

Dans l'humble village, un bruit se répandit qu'un ange envoyé des cieux avait laissé des traces d'un prodige de sa charité...

Quelques jours après, aux portes de l'église où reposaient les cendres des sires de Baugé, on relevait le cadavre d'un lépreux mort la veille, prosterné sur la terre. Sybille et la famille de Chandée le pleurèrent... Il fut enseveli avec pompe.

Les deux orphelins grandirent sous les yeux de leur mère et de Sybille, et la ferme de Chandée disparut... Mais, avant l'époque révolutionnaire qui effaça tant de nobles titres de l'histoire provinciale, le regard aurait pu contempler encore le château qui lui succéda, et où une vie calme et honorable fut la récompense de la vertueuse famille que le comte Amé anoblit en l'unissant à Hugonin, l'un de ses plus fidèles vassaux...

Les créneaux des tours de Chandée, les murailles élevées de cinquante pieds et garnies de parapets, les tourelles élégantes, les fossés, les ponts-levis ne sont plus ; mais, en visitant Baugé, cette ancienne capitale de la Bresse, le voyageur retrouverait encore le vieux manoir, riche de tant de souvenirs...

(J. de l'Ain.)

CRITIQUE.

La diplomatie impériale. (1)

III.

Le tableau de l'Europe en 1806 est curieux à contempler. Jamais nous n'avions été plus puissans, jamais plus isolés et plus menacés, bien que l'horizon fût calme en apparence, et que, sur le continent, pas un peuple n'osât entrer en lice avec nous. Partout la soumission, partout la haine. Ce n'étaient pas seulement nos ennemis bien connus, Naples, la Suède, le Portugal, qui formaient contre nous cette ligue silencieuse, la Hollande, l'Espagne, Rome, conspiraient aussi dans l'ombre. Une seule défilait après tant de victoires, et l'Europe monarchique se levait à la

(1) *Histoire des cabinets de l'Europe, pendant le Consulat et l'Empire, 1800-1815, par Armand Le-fèvre, Paris, Ch. Gosselin, 1845.*

fois pour nous écraser. — “ Je sentais mon isolement, a dit Napoléon dans ses dictées de Sainte-Hélène ; je jetais de tous côtés des ancres de salut au fond de la mer.” — Il pensait à réorganiser entièrement cette Europe qu'il savait hostile à la France ; mais, au lieu d'en appeler à une rétonne absolue, décisive, et d'en finir avec le mauvais vouloir des vieilles dynasties, il ne songeait qu'à balancer leur puissance, à leur opposer des intérêts du même ordre, représentés seulement par des hommes dévoués à la fortune impériale. Oublieux en ceci d'une grande vérité, c'est que les principes absorbent les hommes, et qu'il ne faut jamais attendre d'une puissance qu'on a créée, qu'on limite, et qu'on veut dominer, un appui solide, un concours sérieusement dévoué.

Quoiqu'il en soit de cette erreur première, le système nouveau fut hardiment adopté, hardiment soutenu. Sous la double protection de l'Angleterre et de la Russie, les Bourbons de Naples pouvaient se croire à l'abri de nos coups. Un décret impérial les raia de la liste des souverains, et le roi qui les remplaçait, frère de Napoléon, reste sous la suzeraineté française, en sa qualité de grand-électeur. En même temps, Eugène Beauharnais, adopté par Napoléon, épousait la fille du roi de Bavière, et comme présent de noces recevait de son père adoptif l'espoir de porter un jour la couronne d'Italie, pour le moment unie à celle de l'empereur. Pauline Borghèse, Elisa Baciocchi, Caroline Murat allaient régner sur des principautés souveraines. Le plan était formé de créer au nord de l'Allemagne un état nouveau qui, rallié aux intérêts de la France, d'une part garantit la Flandre et la Hollande contre la Prusse, de l'autre prêtait secours, dans une organisation nouvelle de l'Allemagne, aux trois cours amies de la France (1). Enfin, comme la république batave, appauvrie par la guerre maritime, semblait incliner au retour de la maison d'Orange, mécontent de cette république ingrate, et d'ailleurs hostile à tout ce qui portait l'empreinte démocratique, Napoléon l'érigait en monarchie au profit de son frère Louis, qui restait comte de France. En outre, des rangs étonnés de l'armée sortaient les grands feudataires de la nouvelle monarchie, espèce de preux carlovingiens, et qui devaient assurer sa durée : au jour du danger, on sait ce que valurent ces états gothiques.

Ces agrandissemens perpétuels de la puissance impériale, ce plan dont on ne prenait peut-être pas assez soin de déguiser la portée, et dont on hâtait l'exécution par tous les moyens possibles, animaient contre Napoléon toutes les puissances du continent. A St-Petersbourg comme à Vienne, on ne parlait de la France et de son chef qu'avec une malveillance assez mal déguisée. L'Angleterre pouvait fixer le jour où il lui serait facile de reformer la coalition tant de fois vaine.

En attendant, à Berlin, notre influence prédominait. L'espoir d'acquiescer le Hanovre avait triomphé des scrupules de Frédéric-Guillaume, et il ne songeait plus qu'à s'en saisir sans éveiller le courroux de l'Angleterre. Pour cela, il n'épargnait aucun mensonge, laissant croire à l'envoyé britannique qu'il s'agissait seulement d'assurer pendant la guerre la tranquillité de ce petit royaume, et qu'on le restituait après la paix à son légitime souverain. Mais il n'entraînait pas dans les idées de Napoléon que l'on pût ainsi dissimuler une alliance formellement contractée avec lui. Peu à peu, le cabinet prussien lui

(1) V. la *Corr. inédite de Napoléon.*